

# GAZETTE DES CAMPAGNES

Journal du Cultivateur et du Colon, paraissant tous les Jedis

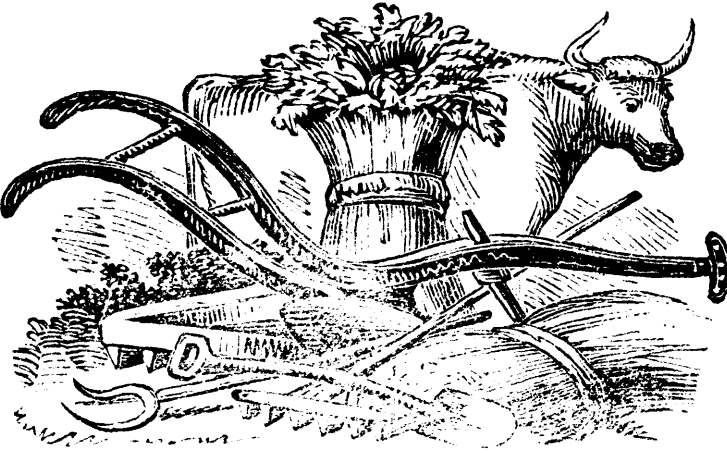
Editeur-Propriétaire

**FIRMIN H PROULX**

A qui toutes lettres concernant l'administration de la *Gazette* et les demandes pour abonnement devront être adressées *franco*.

L'abonnement est de \$1 par an, payable d'avance. On ne s'abonne pas pour moins d'une année.

L'avis de discontinuation doit être donné par écrit à ce Bureau, et les arriérés devront avoir été payés, sans quoi l'abonnement sera censé continuer, malgré le refus de la *Gazette*.



Rédacteur

**J. D. SCHMOUTH**

Toutes lettres, correspondances, concernant la Rédaction, devront être directement adressées au Rédacteur.

ANNONCES :

1ère insertion, 10 cts. la ligne; 2me insertion, etc. 3 cts. par ligne.

Pour les annonces à long terme, conditions libérales.

Que ceux qui désirent s'adresser aux cultivateurs annoncent dans notre *Gazette agricole*.

Si la guerre est la dernière raison des peuples, l'agriculture doit en être la première.

Emparons-nous du sol, si nous voulons conserver notre nationalité.

## CAUSERIE AGRICOLE

CULTURE PROFITABLE AVEC DES MOYENS RESTREINTS.

L'amélioration de la culture canadienne est-elle possible avec les moyens restreints dont on dispose généralement ?

Cette question s'est souvent présentée à notre esprit, et il est bien peu d'agriculteurs instruits à qui elle ne se soit pas présentée. Quelles que soient les solutions qu'elle ait reçues, nous avons toujours été convaincu de la possibilité de cette amélioration, même pour le plus pauvre des cultivateurs; et, depuis que nous nous livrons à l'enseignement agricole, nous avons constamment travaillé à faire partager cette conviction à nos élèves et aux lecteurs de la *Gazette des Campagnes*.

Que l'on étudie un peu la marche des améliorations agricoles dans les pays les plus avancés, et tout le monde en viendra à la même conclusion. On verra que partout les commencements ont été lents, parce que les moyens étaient restreints, mais qu'après quelques années, les moyens augmentant, les progrès ont été plus rapides et ont amené les résultats que nous pouvons observer aujourd'hui.

Ici, en Canada, les mêmes remarques peuvent être faites. Dernièrement, nous en avons eu une preuve irrécusable dans une conversation des plus intéressantes. Un cultivateur peu instruit, mais très-intelligent, nous fit le récit de ses succès en agriculture. Il nous raconta qu'à la mort de son père il hérita d'une terre de moyenne étendue, mais peu productive, que les premières années de sa culture furent peu brillantes, mais que poussé par le désir d'améliorer sa position, il résolut de perfectionner ses procédés culturels. L'exemple d'un voisin écossais lui fut d'un grand secours, et il arriva bientôt à se créer une position indépendante sur une terre qui autrefois lui donnait à peine assez pour vivre.

Cette conversation nous mit en mémoire un excellent article d'un journal agricole que nous avons lu quelques

maines auparavant sur le même sujet. Nous avons pensé que nos lecteurs en tireraient quelque profit, et nous le donnons ici en n'omettant que quelques détails peu importants :

— De quelle partie de la Grande-Bretagne venez-vous ?  
— Je suis originaire du Devonshire.  
— Cultivez-vous là-bas ?

— Oui, je fus mis en apprentissage par la paroisse, chez un cultivateur qui m'enseigna l'art de cultiver la terre. Je demurai avec lui jusqu'à mon mariage. J'avais épargné quelques louis, et je me déterminai à me rendre en Canada avec ma femme et mon enfant. Je ne gagnais que trente sous par jour en Angleterre; de sorte que je ne pus faire de fortes économies; mais ma femme travaillait pour les manufacturiers de Londres et son salaire nous aidait à nous procurer quelques petites choses pour le ménage. Lorsque nous débarquâmes ici, il ne nous restait plus qu'une demi-couronne. Cependant, je trouvai bientôt de l'ouvrage, avec un meilleur salaire que celui que nous gagnions chez nous, et nous véçames mieux. C'est dans ce but que nous étions venus ici.

— Combien y a-t-il de temps que vous êtes arrivé en Canada ?

— Tout près de quatorze ans.

— Pendant combien d'années avez-vous travaillé pour gages ?

— Pendant six ans, et nous épargnâmes quelques sous. Puis, je fus fermier environ huit ans.

— Bien; mais comment êtes-vous parvenu à louer une ferme ?

— Mon maître avait une terre qu'il désirait louer. Il ne pouvait trouver de fermier qui put y rester plus de un ou deux ans, et le loyer se payait difficilement; mais la terre était peu productive. Ah! elle avait bien raison d'être peu productive, car on vendait tout ce qu'elle produisait; ni le foin, ni la paille n'étaient épargnés. Elle était en même temps très-infestée de mauvaises herbes. A la fin personne